

Ros An Mhil

On part au crépuscule. Il n'y a pas d'heure. On part quand on est plein. Les voyageurs, des Fulani, des Daza, des Kanouri et encore bien d'autres que je ne connais pas, s'assurent une dernière fois que leurs paquets sont solidement arrimés sur le toit avant d'entrer dans le Toyota. Vingt-deux ou vingt-trois ; six par banquette et trois devant. C'est la règle et le patron, en djellaba blanche, une main sur sa canne en bois d'acacia, l'autre sur le capot, se tiendra devant l'auto jusqu'au dernier moment pour vérifier. Sans un mot, chacun fait son choix, trouve sa place : côté fenêtre, il fait moins chaud et on peut passer un bras dehors pour gagner un peu de place et avoir le sentiment d'une relative liberté de mouvement, mais on risque de sentir pendant tout le voyage les vibrations de la tôle et de recevoir des gravillons ; au milieu, on est bien calé, mais on n'est pas à l'abri d'un voisin envahissant.

Il n'y a jamais de place assise pour moi ; je monte le dernier, je tire un peu la porte coulissante, y accroche une sangle qui l'empêchera de s'ouvrir et je reste debout, dépassant à moitié du côté droit du minibus, agrippant la galerie d'une main, un pied à

l'intérieur, l'autre sur le marchepied. C'est mon poste.

Les faubourgs de Zinder sont maintenant derrière nous. Devant, se perdant dans la nuit, au-delà des phares, il y a cette piste de terre battue et quelques tronçons de mauvais bitume.

Le voyage n'est qu'une longue succession de cahots. J'observe ces hommes et ces femmes à demi endormis, tous ces visages blafards, aux yeux à moitié ouverts, cette masse compacte et mouvante de corps abandonnés au rythme imprimé par la piste. Seules leurs têtes semblent animées d'un mouvement propre, pendulaire, comme un refus muet ou comme si chacun cherchait à sortir d'un rêve désagréable et interminable.

Il nous faut toute la nuit pour atteindre N'Guigmi, au petit matin. On s'arrête à Gouré, Goudoumaria, Diffa et parfois en pleine brousse. À chaque étape, les voyageurs sortent lentement, comme s'il fallait un temps infini pour déplier leurs membres endormis ou endoloris par les cahots. Pendant qu'ils mangent un morceau, prient, se désaltèrent et s'éloignent derrière un remblai pour uriner, j'entre en action : j'ouvre le capot pour que le moteur respire, je rajoute un peu d'huile, un peu d'eau, j'essuie le pare-brise recouvert par la poussière de la piste, je change un pneu percé par une épine d'acacia, je vérifie les sangles qui bardent la galerie. C'est mon job.

Puis il faut repartir. Un cortège de djellabas se forme dans la nuit et, un par un, lentement, presque à regret, chaque voyageur reprend sa place. Il y a souvent un Blanc, muet et hagard, épuisé dès les premières heures par le bruit, les cahots et la chaleur, et que les autres observent du coin de l'oeil, en souriant d'un air entendu.

Je monte le dernier. Je reprends mon poste. Le Toyota s'ébranle et reprend sa course dans la nuit. À cette heure, il n'y a que nous.

Nez au vent, le visage frappé par les grains de sable, les yeux plissés, je laisse mon regard courir le long de l'horizon, cette ligne nette et horizontale, parfois interrompue par la lente translation d'un arbre isolé, par la silhouette d'une cahute ou d'une épave, qui sépare le ciel bleu sombre de cet abîme noir où seule n'existe que la faible tache jaune que font les phares devant le Toyota et que le conducteur suit toute la nuit.

Noir et bleu, c'est joli.

Demain, ce sera N'Guigmi. Vague oasis et poste frontière. Nous rebrousserons chemin presque aussitôt, le Toyota, le conducteur et moi, et aussi tous ceux qui nous attendent déjà là-bas. Nos passagers, eux, attendront encore trois ou quatre jours avant de traverser. Il n'y a pas d'heure. Rien ne

presse. Ca leur prendra deux jours de plus pour faire le tour du Lac Tchad – ce qu'il en reste, disent certains – et pour atteindre N'Djamena, la grande ville.

Mais cette nuit, le bus s'est couché : la tache jaune des phares a soudain disparu ; noir complet ; plus rien n'a existé pendant une éternité ; je me rappelle que le bus a fait une étrange embardée sur la gauche, puis sur la droite, qu'il a commencé à escalader le remblai qui borde la piste et qu'il s'est couché. Sur le côté gauche.

Je suis resté accroché à la galerie, à plat ventre sur la tôle, une jambe à l'intérieur, une autre sur la portière avant. Encore une éternité et tout le monde s'est mis à hurler. Je me suis relevé. J'ai décroché la sangle, libéré la porte coulissante et tous les voyageurs sont sortis tant bien que mal, en geignant un peu.

Mais il n'y a pas eu de blessé. On est en Afrique. C'était passé. Grâce à Dieu.

J'ai regardé le Toyota couché sur la piste, comme une bête de somme blessée ; j'ai regardé tous les paquets ouverts qui faisaient une longue traînée de petits animaux blancs, tapis dans l'obscurité ; j'ai regardé les voyageurs échanger quelques mots, prier, s'éloigner derrière un remblai ; j'ai regardé le Blanc, hébété, et peut-être plus blanc encore, mais indemne

– on raconte ici que lorsqu'il arrive qu'un Blanc soit abîmé, c'est toute une histoire...

Moi, je crois que je n'y étais pour rien ; mais on est en Afrique et le patron a une canne solide.

Alors, je suis parti, droit vers la ligne nette qui sépare le ciel bleu sombre de l'abîme.

17h40. Je fais glisser la passerelle à l'intérieur du navire et je ramène les haussières sur le pont. Les remous éloignent le quai, mètre après mètre. Lentement, comme si le monde pivotait autour de moi, le bateau prend la direction de la sortie du port avant de faire cap au Nord, de l'autre côté de la baie, vers les montagnes.

Alors, l'île s'éloignera et le ciel et la mer se refermeront sur elle. Jusqu'à demain.

La traversée dure à peine une heure. Je fais le tour du bateau pour vérifier que tout est en ordre. Les passagers sont toujours plus tranquilles lors du voyage retour. Pour une fois muets de toutes ces langues de Blancs. Même le groupe de jeunes Espagnols gais et bruyants qui s'interpellaient d'un bout à l'autre du bateau, ce matin, lors du voyage aller, est rêveur. Ils ne sont pas seulement fourbus : je sais bien tout ce qu'ils ont dans les yeux lorsqu'ils replient et rangent les prospectus et les cartes, et font

défiler le contenu des appareils photo numériques : les maisons blanches avec des toits de chaume, les interminables murets de pierre, le rebord net des falaises, les barques noires en toile goudronnée et peut-être les taches de rouille sur les flancs d'une épave.

Le bateau a atteint sa vitesse de croisière. Chacun a pris son poste : Padraig, au sonar, près du capitaine ; Sean au bar, au niveau inférieur, servant du café et du thé.

Parfois, il y a quelque chose à rafistoler : un loquet, l'antenne d'un talkie-walkie, un outil, une sangle. J'aime ça : c'est comme donner une seconde chance aux objets ; c'est rester convaincu qu'une réparation est toujours possible, c'est faire le pari de l'imagination.

Parfois, j'ai du temps pour observer les gens : une mamie qui envoie un SMS ; une petite fille au regard étrange qui semble mesurer les nuages ; une famille d'Indiens, frileux, blottis, ramassés les uns contre les autres, discrets et observateurs ; une Africaine du Nord, rare, inquiétante, solitaire et pensive ; une famille d'Allemands qui jouent imperturbablement aux cartes et à des jeux électroniques ; un homme agrippé au bastingage ; un autre qui écrit. J'observe une grande fille rousse, à l'arrière du bateau, toute droite dans son imperméable et qui fixe, malgré toute l'eau qu'elle a dans les yeux, un tout petit point, là-bas sur la jetée.

Et, tout le temps qu'elle regarde, il y a comme un fil tendu au-dessus de l'eau, un fil qui se joue du vent, des oiseaux et des embruns, un fil qui va finalement se rompre et disparaître, avalé par le sillage quand, brusquement, elle tournera la tête.

Bleu et roux, c'est joli.

Mais quelqu'un a vu un dauphin. Les passagers se sont levés, comme brusquement sortis d'un rêve. Ils vont se tordre le cou, scruter la surface de l'eau. Peut-être vont-ils apercevoir une nageoire, une forme fugitive surgissant dans la vague d'étrave. Puis, lassés d'attendre, ils vont s'asseoir à nouveau pour replonger dans leur torpeur.

Deux fois par an, c'est la fête : la moitié du bateau est occupée par une cinquantaine de musiciens d'un village voisin qui reviennent d'une session sur l'île. Adultes et enfants. Un tas de boîtes d'instruments, de cartons, de sacs et de cantines occupent trois ou quatre rangées de sièges. Tout à l'heure, l'un d'eux va sortir un violon et entraîner peu à peu toute la troupe, devant les autres passagers incrédules. Le capitaine baissera le volume des haut-parleurs. Ils vont jouer sans s'arrêter et peut-être même danser, jusqu'à ce qu'on arrive à quai, à Rossaveel, et le bateau va ronronner et rouler gaiement.

Je regarde les gens. Et la Mer. La ligne droite qui

sépare le ciel sombre et la surface de la mer. Les oiseaux, qui jouent inlassablement à la traverser. La ligne blanche du sillage sur laquelle le capitaine fait avancer le bateau. Les moutons qui courent sur la mer lorsqu'il y a du vent.

Au début, les gars s'étonnaient un peu que je reste comme ça, par tous les temps, un pied dans le poste de pilotage, un pied sur le pont. Un côté sec, un côté face aux embruns. Sean a dit en rigolant que les figures de proue, c'était à la proue, pas à tribord ; et Padraig a ajouté que je me tenais comme ça parce que je n'étais encore qu'à moitié d'ici.

Peut-être.

Dans mon sweat vert, je n'ai pas froid. Dans le dos, il y a écrit : Criù. En gaélique, ça veut dire « équipage ».

Vert et noir, c'est joli.